

Souvenirs pour demain Lecture d'un texte de Paul Toupin par Jean-Claude Brochu

Jean-Claude Brochu

Numéro 124, février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, J.-C. (2010). Souvenirs pour demain : lecture d'un texte de Paul Toupin par Jean-Claude Brochu. *Moebius*, (124), 135–139.

PAUL TOUPIN

Souvenirs pour demain

... Que tes lèvres étaient faites pour les miennes! Ta voix déjà m'appelait. Nos corps semblaient unis, comme ils le devaient être. Tu n'avais qu'à détourner la tête pour remplir le ciel de ton profil. Ne remplissais-tu pas mon passé, où tu n'avais jamais été? Je n'imaginai plus mon avenir sans toi. Ta présence m'accompagnait partout. Ton nom remplaça jusqu'au mien car ce fut de ton nom que je signai les lettres que je t'écrivis. Tes pensées devenaient mes sentiments, mes pensées tes sentiments. Les objets les plus ordinaires que tu touchais me devenaient extraordinaires. Je me répétais tes paroles pour en multiplier le sens, selon leurs intonations. Dans le miroir dont tu me fis cadeau, c'est toi que je voyais, toi partout, en tout lieu, en toute circonstance. Le soir avant de m'endormir, la nuit en m'éveillant, mes yeux n'avaient pas à te chercher pour te rencontrer. J'ai été ton amant avant même de le devenir, comme avant de t'embrasser j'en fis le geste. Car, si le temps échappe au temps, souvent il le précède. Nous prédisions le nôtre en lui dérobant la faveur de sa durée. Pour nous, il n'y avait point d'heures. Mon amour, toujours de faction, ne se fatiguait pas à faire les cent pas, sous la pluie et la neige, dans le vent et le froid. Te voir était ma récompense, ne pas te voir ma punition. Que m'importait l'interrogatoire du policier qui, dans sa ronde, s'inquiétait de me retrouver toujours au même endroit, comme si j'eusse pu être ailleurs! Et je rentrais chez moi sans avoir pu apercevoir ta silhouette. Seulement ta silhouette : était-ce tant exiger? Ce n'était pas la pluie, ce n'était pas la neige qui mouillait mes yeux et j'avais froid au cœur.

Je ne me voyais pas alors comme je me vois aujourd'hui, à vingt ans de distance. Aucune perspective ne permettait à mes dix-sept ans de mesurer la fréquence des battements de mon cœur, d'entendre l'aigu de ma sensibilité d'adolescent prise à son piège. Refermé sur moi-même, je ne m'étais ouvert qu'à toi. Je croyais atteindre à l'amour. Je me trompais. C'était l'amour qui m'atteignait. Le recul des années me permet maintenant de suivre nos promenades toujours trop courtes ainsi que les détours jamais trop longs qui retardaient le moment de nous séparer. Trop brèves étaient les nuits et trop tôt les matins sur nos bouches endormies. Aimer nous était un rituel aussi familier que solennel, auquel nous nous étions initiés nous-mêmes. Un même accueil nous jetait dans les bras l'un de l'autre, un même vertige nous précipitait sur nos corps que nous scellions de baisers. Tout ce que nous voulions dire et cherchions à nous dire se disait par des gestes, des regards, des soupirs, des murmures, par quelque plainte faiblement échappée au plaisir. Pour les recommencer, nous interrompions des caresses qui nous étaient toujours nouvelles. Nouvelle aussi nous était notre nudité. Nous vibrions au choc d'une même volupté. Chacun mêlait son sang au sang de l'autre et jusqu'à s'en imprégner. Nous étions nos maîtres et nos esclaves. Et si la disgrâce la plus cruelle eut été de ne pas s'aimer, l'infortune la plus impitoyable fut celle de s'aimer trop. Mais aimer, n'est-ce pas s'aimer trop? Et quel bienfait n'apporte son méfait? Le malheur se présage au bonheur. Et nous avions juré – ce qui était de notre âge – de nous aimer à la vie, à la mort, comme si nous disposions et de notre vie qui ne finirait pas et de notre mort que nous prenions pour une chimère inventée par des fous... qui veulent s'en effrayer. Nous, nous vivrions toujours; nous en étions la preuve, étant unis par tout ce qui eut pu nous désunir. Le temps s'était comme arrêté, l'espace comme aboli. Nos étreintes duraient. Tout nous était pur: notre joie, notre confiance, notre tendresse. Nous nous étions débarrassés de tous les préjugés qui font vieillir ceux qui les entretiennent. Nos sentiments ne s'émousseraient pas, aucun des jours de notre vie ne se ressemblerait, rien n'en serait routinier. Ni les êtres, ni les choses ne nous sépareraient. N'était-ce pas à

une même fatigue que nous succombions? Dormant d'un même sommeil, côte à côte, comme deux gisants¹...

« **Plus rien n'était à moi**² »

Voilà quelques pages d'un livre à tirer de l'oubli pour sa beauté. Elles proviennent de *Souvenirs pour demain*, plus précisément de « Métamorphose », le panneau central de ce mince triptyque publié en volume il y a cinquante ans et pour lequel Paul Toupin a reçu, outre le prix du Gouverneur général dans la catégorie essai, une récompense de l'Académie française. Probablement né en 1918, l'auteur a étudié la médecine et les lettres à Paris. À son retour d'Europe, il s'est consacré au journalisme avant d'enseigner la littérature à l'université. Il est mort à Montréal en 1993. Ce mémorialiste sans histoire a multiplié, dans une demi-douzaine de plaquettes d'une centaine de pages chacune, les portraits d'amis, de membres de sa famille et d'un ou deux amours. Ses récits autobiographiques se tournent d'abord vers autrui, découlent d'une façon de parler de soi qui grandit les autres. S'il existe quelque mimétisme d'une adolescence des années trente dans le style des pages au lyrisme incantatoire de « Métamorphose », le lecteur en retient néanmoins cette admirable manière de s'oublier dans l'amour et de suggérer le non-dit.

L'antithèse qui compose le titre, *Souvenirs pour demain*, propose un premier changement d'éclairage. Elle évacue le présent; la préposition oriente vers l'avenir. Il ne s'agit donc pas, comme c'est le cas avec la plupart des livres de souvenirs, du passé et du présent, mais d'hier et de demain, demain où les trois parties du livre (les deux autres volets s'intitulent « Enfance » et « Requiem ») aideront l'auteur et le lecteur à se rappeler leurs origines. Ils viennent de l'enfance, de l'écriture, de l'amour et surtout de la mort, en amont, faut-il insister. Tout n'est que « déménagements d'atomes », pour reprendre les mots de Saint-Denys-Garneau. L'adulte devient le père de l'enfant qu'il n'est plus. Des romans, des essais et des contes lus, Paul Toupin passe à l'écriture de ses romans, de ses essais et de ses contes. L'abolition des influences, de la littérature et de ses pompes engendre l'écrivain. Dans « Requiem », le

père du narrateur ne meurt pas, c'est la mort personnifiée qui le tue. Plutôt que d'assister au déclin de son père, le fils observe le travail de la faucheuse. La mort prend la place du mourant. La disparition du père durant la Deuxième Guerre mondiale occulte la fin de milliers de soldats. Et le fils naît de cette mort. Atteint par l'amour comme le père par la mort, l'adolescent échappe au narcissisme, choisit d'investir dans une existence préférable à la sienne, meurt à lui-même. L'amour commence quand l'autre importe plus que soi. Le lecteur peut conclure à une sorte d'inversion généralisée et, de là, par attraction sémantique, penser au phénomène que décrit Charcot, mais ce dernier sera inversé à son tour.

Car il est bien question ici de se soustraire au même, que le profil d'un autre que soi, dans un renversement de perspective, remplisse l'immensité du ciel, que son présent se conjugue au passé; que le destinataire se substitue au destinataire; que le miroir se transforme en fenêtre. « Tes pensées devenaient mes sentiments, mes pensées tes sentiments. » Le chiasme du tien et mien scelle la « Métamorphose » : les sentiments et les pensées de l'un se mêlent à l'autre ou, mieux, n'existent plus qu'enserrés par la parenthèse qui va de sa tête à son cœur. La tête ainsi posée, juxtaposée au cœur de l'autre (sans la virgule qui divise...), le narrateur accède à un nouveau point de vue sur le monde : Paul est méconnaissable ! Son prénom ne le prédisposait-il pas à la foudre ? Quelques pages plus tard, son *je* n'aura de force que dans un *nous*. Soi-même s'emploie comme auxiliaire du verbe aimer à la première personne du pluriel. Il n'y a pas jusqu'à ce temps passé par après à métamorphoser l'amour en mots presque aussi beaux que lui qui ne soit un dérivatif au douloureux retour à soi. « Que tes lèvres étaient faites pour les miennes ! » La présence du *tu* dans cette inversion de modestie, si on peut dire, ajuste la phrase à l'élan du baiser, au mouvement preste de l'autre vers soi, dans le rapt qu'il accomplit. L'amour n'est-il rien d'autre que cet arrachement, pour les mortels ? Quant aux souvenirs des deux amoureux, ils auront, avaient et ont déjà au moins mille ans. Qu'on l'accepte ou pas, l'amour est condamné au générique et à l'épicène, aussi laisse-t-il

son genre particulier se perdre au milieu de ces nombreuses phrases elliptiques.

L'art se voit dans ce qui n'est pas montré. Tout y est laissé à l'autre, le lecteur. En conviant quatre sens à la fête de ses quatre premières phrases, Toupin révèle que ses pages s'adressent au corps du lecteur avec parfois – pour ici suggérer l'illicite, le fantasme ou le voyeurisme? – des détails aussi concrets qu'un policier sous la pluie et la neige surveillant l'amour qui surveille... Son art du discours amoureux revient autant à «écrire sensuel» qu'à retrancher, afin que le lecteur éprouve mieux le sentiment du narrateur. Il universalise encore. Des considérations de Paul Toupin sur le dessin et la couleur dans l'œuvre du Caravage³ permettent de saisir par analogie que les mots imprimés, chez l'auteur de *Souvenirs pour demain*, ne finissent pas ce qu'ils commencent : ils induisent un au-delà des mots où attirer de leurs semblables et former avec eux la phrase du lecteur, qui la dissoudra dans le silence d'une rêverie incarnée. C'est là que réside la force d'évocation de tout art, et la littérature en est un. La magie se défait peut-être sous les explications du professeur. Elle consiste pourtant à célébrer l'amour sans le préciser. Plus avant dans le livre, la frise des corps se déroule sur un lit où les gestes sculptent⁴; le lecteur se souvient alors d'un Parthénon⁵ où faire s'avancer en procession ces deux corps à la nudité nouvelle.

Jean-Claude Brochu

Notes

1. Paul Toupin, *Souvenirs pour demain*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, p. 38-42.
2. Paul Toupin, *Mon mal vient de plus loin*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, p. 73.
3. *Ibid.*, p. 51-52.
4. Paul Toupin, *Souvenirs pour demain*, p. 47.
5. *Ibid.*, p. 26.